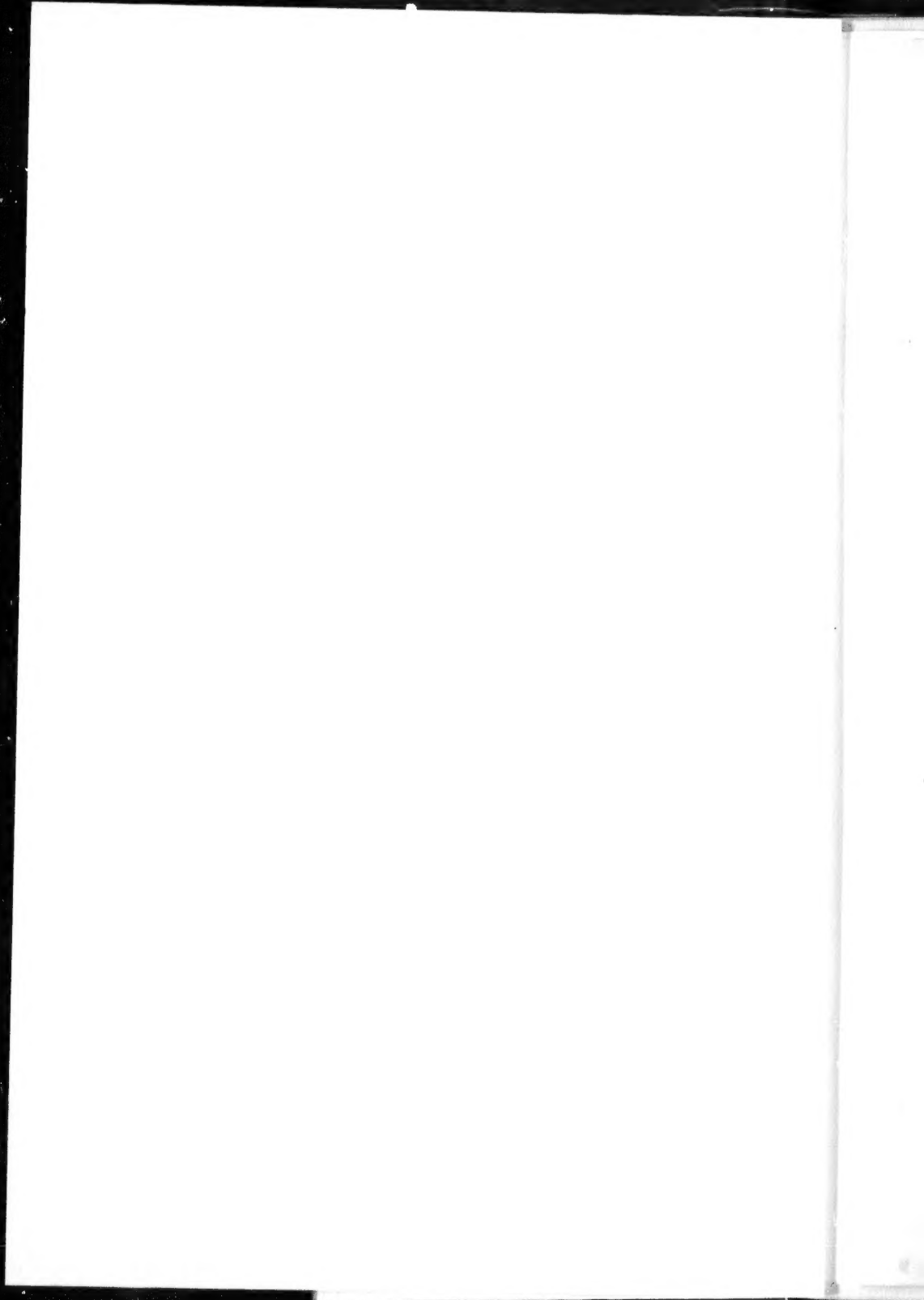




INSTITUT

13

des

ARTISANS



EGLISE DE ST. FRANCOIS D'ASSISE



MONTREAL

MDCCCLXX

1870

(59)

INSTITUT
DES
ARTISANS

ENTRETIEN PAR M. G. D. de S.S.

EGLISE DE ST. FRANÇOIS D'ASSISE.

MESDAMES ET MESSIEURS,

Après vous avoir entretenus des Arts industriels, qui intéressent l'Institution à laquelle vous consacrez votre zèle, je passerai à un sujet qui peut avoir quelque attrait pour vous comme chrétiens, mais qui est aussi rempli d'importance au point de vue de l'Art ; je vous parlerai du Sanctuaire de St. François et de toutes les merveilles qu'il renferme.

*
* *

Le samedi, 24 avril 1868, nous nous trouvions sur le chemin de fer de Florence à Rome, et étant arrivés

vers une heure de l'après-midi à la station de Sta. Maria Dei Angeli, Ste. Marie des Anges, nous nous arrê tâmes, très-désireux d'aller honorer le tombeau de St. François d'Assise.

Nous descendîmes du wagon, et aussitôt nous apercevons dans la montagne, à deux milles devant nous, le couvent de St. François et la ville d'Assise, et nous pouvons vérifier la justesse de cette parole du Dante :

FERTILE, COSTA D'ALTO MONTE PENDE. (1)

Après avoir vu sur notre parcours depuis Florence, ces villes et ces bourgs perchés comme des nids d'aigles sur les sommets des Apennins qui méritent tous une visite, "car il n'est pas dans ce parcours de cime si âpre et si nue qui n'ait son ermitage et son sanctuaire visités des pèlerins." (2)

Après avoir songé aux pieux et touchants souvenirs que nous rappellent ces noms si célèbres pour l'art et la piété, comme *Arezzo*, *Cortone*, *Perouse*, quelle douce satisfaction éprouvions-nous, en nous trouvant en vue de ce sanctuaire si admirable d'Assise, qui dit tant de choses à l'âme et au cœur !

La température était élevée, comme elle l'est déjà au mois d'avril en Italie ; les arbres couverts de feuilles, les champs fraîchement ouverts par le soc de la charrue, contrastaient par leurs teintes éclatantes avec les couleurs douces d'une verdure naissante.

Ici, la chaîne des Apennins s'ouvre en amphithéâtre ;

(1) C'est une côte fertile qui est suspendue sur une montagne élevée.—*Paradis*, XI, 45. (2) Ozanam. *Assise*. Tome V, chap. 2.

trois sommets s'élèvent en cercle devant vos regards : sur l'un est le couvent le *Sacro-Convento*, sur l'autre la ville entourée de ses remparts et de tours, et couronnée par une immense citadelle ; sur le troisième sommet, à droite, l'entrée du désert, où François passa tant de jours dans la solitude et la prière ; enfin, devant soi, cette plaine, où plusieurs fois avant sa mort, le saint put voir camper ses disciples trop nombreux pour loger dans la ville ; mais du reste, le site ajoute encore à l'impression de ces souvenirs. Ces monuments sont entourés de toutes les richesses de la nature, avec un beau ciel, un doux climat, éclairés par la plus riche lumière.

On sait quelle était la dévotion de St. François pour les splendeurs de la création, et en voyant Assise, par un beau jour, vous comprenez le sentiment qui inspira le saint pour l'ast ^{que}ue, dans un cantique enthousiaste, il appelle *Monseigneur le Soleil* !

+

Or, quand nous arrivâmes, le ciel était d'un bleu pur et limpide, c'était une voûte de saphir ; l'air si clair et si transparent, que les constructions du couvent et de la ville apparaissaient nettes et détaillées à deux milles de distance, comme si elles eussent été à deux pas. Nous pouvions tout distinguer : le monastère massif comme une forteresse, supporté par deux rangs d'arcades en granit superposées, qui n'ont pas moins de 100 pieds d'élévation et près de 1000 pieds de longueur, et au-dessus de tout se découpant sur le ciel la silhouette de la grande Eglise avec ses tourelles et son campanile.

La vue de la campagne d'Italie a de telles beautés qu'on ne peut l'exprimer. Que de mots il faudrait pour dire ce que vous éprouvez en un instant : un ciel éclatant et doux, point de distances à cause de la pureté de l'air, une lumière qui transfigure les objets. L'herbe est une tenture de velours aux reflets changeants, les constructions ont tantôt les tons de la neige, tantôt l'éclat de l'or, tandis que dans les lointains les différents plans des montagnes apparaissent séparés par des foyers de lumière, c'est là qu'on peut reconnaître ce qui a été souvent dit, qu'en Italie le soleil est un grand peintre, un grand enchanteur ; c'est là qu'on comprend les enthousiasmes que St. François éprouvait pour lui.

Enfin, on s'explique aussi comment ceux qui habitent les climats brumeux et les cieux voilés du Nord de l'Europe, Anglais, et Russes, traversent sans cesse les Alpes, remplissent les voies et les hôtels de l'Italie et ne peuvent se lasser de venir admirer ces merveilles. D'ailleurs cet éclat n'a pas un seul aspect, uniforme ou monotone : la lumière scintille, l'air vibre et à certains changements de nuages, il arrive de ces transformations merveilleuses dont on ne peut avoir une idée en d'autres pays, que lorsqu'on recourt aux splendeurs des illuminations électriques.

Dans le lointain, les dernières cimes apparaissent toutes bleues, se détachant sur les fonds rouges et blancs d'un horizon qui embrasse, en cet endroit, au moins trente lieues.

Nous fûmes bientôt tirés de cette contemplation par des cris effrayants. On avait ouvert la porte de la station, et nous nous trouvions en présence d'une masse de voituriers, de guides, de *ciceroni* qui se disputaient l'avantage de nous conduire *al Sacro Convento*. Quelques-uns étaient surtout remarquables par une volubilité de paroles indescriptible, d'autres par une pantomime et des contorsions telles qu'ils semblaient prêts à éclater et à sortir de leur peau ; il était difficile, du reste, de décider qui est-ce qui criait le plus fort ; mais comme ils faisaient mine de se jeter sur nous et que nous aurions couru le risque d'être séparés les uns des autres, nous nous empressâmes d'aviser dans le groupe, celui que nous jugeâmes le plus capable de nous soustraire à l'élan de ces énergumènes. Et en effet, après lui avoir signifié que nous n'avions pas besoin d'un autre cocher que lui, il répéta notre injonction sur un ton qui ne permettait pas de réplique, étant accompagné de gestes exécutés avec un énorme manche de fouet.

Nous montons en voiture, mais notre conducteur n'avait compris qu'un seul point de nos recommandations, c'est que nous ne voulions qu'un seul cocher, et dès lors il pensait qu'il n'avait pas à s'inquiéter des guides. Aussi à peine en marche nous nous voyons accompagnés par trois de ces honnêtes fonctionnaires. L'un sur le siège du cocher, l'autre dans notre dos sur le strapontin, enfin le troisième courant près des roues du véhicule, et tous les trois nous assourdissant à la

fois de la description anticipée de toutes les merveilles que nous allions contempler à Assise.

Nous étions tellement étourdis de ce triple discours débité à tue-tête, que nous enjoignons à notre cocher de nous débarrasser de ces trois intrus. Il commence par nous rétorquer avec la plus extrême violence que nous ne lui en avions pas parlé en le prenant, mais comme nous ne céditions pas, il se retourne alors avec toute son éloquence contre les trois interlocuteurs qui répondent sur un ton encore plus haut, entremêlant leur vacarme de gestes si véhéments et si passionnés à poings fermés que nous pouvions penser que nous allions assister à quelque bataille, lorsque tout à coup et au plus fort de leur harangue, les guides jugeant qu'il n'y avait rien à attendre de nous, se taisent comme par enchantement sur un dernier cri, sautent en bas de la voiture et disparaissent en un instant, ce qui n'est pas étonnant, vu l'immense quantité de poussière que notre véhicule au galop soulevait sur notre passage.

Enfin délivrés de toute obsession, nous pouvions nous recueillir à notre gré et n'avoir d'attention que pour le but de notre saint et pieux pèlerinage.

Ces importunités auxquelles on est exposé en voyage ont leur côté intéressant, parce qu'elles mettent en relief ce caractère italien, si vif, si impétueux, mais en même temps si rempli d'aimables et riches qualités ; ces gens qui s'empressent pour vous être utiles s'attendent sans doute à un salaire, mais ils le font avec une telle bonne grâce et de tels témoignages de dévouement, qu'on ne peut leur en

savoir absolument mauvais gré, et qu'on leur pardonne. Dès qu'on s'est prononcé résolument et qu'ils n'ont plus à croire qu'on change de décision, alors on peut être assuré qu'ils ne reviendront plus à la charge, de même qu'on peut généralement compter sur le zèle et sur le dévouement de celui que l'on a choisi et à qui l'on a donné sa confiance, ce qu'il ne faut faire toutefois que sous bénéfice d'inventaire.



En ce moment, que de souvenirs pieux et touchants nous rappelait la perspective que nous avions devant les yeux. Voici le lieu où St. François a reçu le jour, voici sur les remparts ces terrasses élevées où il méditait sur les volontés divines ; là, cette montagne où il allait ensevelir ses plus rudes pénitences. Près de nous, Ste. Marie des Anges qu'il embauma de tant de prières ; ces champs que nous traversons il les a parcourus et ils n'ont pas changé d'aspect, depuis son passage ; le chemin où nous sommes est le lieu où, mourant à l'âge de 44 ans, il fit arrêter la litière sur laquelle on le portait, pour bénir de loin cette patrie qu'il avait tant aimée ; et enfin, sur la cime, son tombeau, cette église à trois étages et aux douze flèches en mémoire des Saints Apôtres.

La voiture continue sa course et nous méditons sur la vie du grand saint que nous venons honorer.

Au XII^e siècle, l'Eglise était arrivée à l'une des plus grandes crises qu'elle eût jamais traversées : avec les années, les vertus chrétiennes s'étaient altérées, les

maximes de l'Evangile n'étaient plus en honneur ; les grands dévouements manquaient, les grands exemples étaient surtout pour le scandale, et les cœurs se tournaient de nouveau vers les illusions des temps payens.

Toutes les classes participaient à cet entraînement, les grands semblaient n'avoir d'autre ambition que d'affronter la destinée du mauvais riche de l'Evangile, tandis que la multitude, ne pouvant aspirer aux mêmes jouissances, s'en voyant exclue, ne rêvait que les moyens violents qui pourraient les lui procurer.

Aussi l'égoïsme et la jalousie se partageaient le monde, et les chrétiens dégénérés, se préparaient en blasphémant à des luttes épouvantables.

Les SS. Pontifes furent les premiers à signaler le mal, ils voyaient dans des songes prophétiques l'édifice de l'Eglise, s'incliner, pencher vers sa ruine et ils cherchaient dans leur sollicitude à le raffermir et à l'assurer sur sa base. Rome envoya des missionnaires, des prélats, un légat même pour prêcher la paix, la vérité et la soumission aux puissances temporelles ; mais les envoyés de Rome furent repoussés, chassés, et toute l'Europe poussa un cri d'horreur, lorsqu'on apprit que Pierre de Castelnau, légat du St. Siège, avait été assassiné par les rebelles du Midi de la France.

Le mal se répandait, il y avait les Albigeois dans le Languedoc, les Pauvres de Lyon qui prêchaient la révolte, les Vaudois en Italie, et les uns et les autres avaient des adhérents dans le reste de l'Europe.

Les moyens de persuasion n'ayant pas réussi, l'autorité temporelle employa ses ressources. Les Seigneurs menacés dans leur puissance descendirent de leurs forteresses avec leurs hommes d'armes, contre les multitudes soulevées, qui proclamaient la destruction de toute puissance spirituelle et temporelle, et qui avaient semé partout l'incendie et les massacres. Les armées couvertes de fer se jetèrent sur les novateurs, de grands combats furent livrés, des champs de bataille couverts de victimes, des villes rasées, des populations entières égorgées comme à Carcassone et à Beziers où l'on comptait les victimes par des dix et vingt mille ; mais ces moyens violents n'assuraient pas la victoire et les Saints Pontifes prévoyaient avec douleur des ressentiments implacables et d'affreuses représailles.

Or, en ce temps-là, à Assise il y avait un jeune homme nommé François, connu et aimé de toute la ville par de brillantes et aimables qualités. Les jeunes le regardaient comme leur chef dans leurs fêtes, par l'entrain et la vivacité de son caractère ; les pauvres, les malheureux le bénissaient parce qu'ils avaient éprouvé souvent la bonté de son cœur, enfin les plus sages et les plus pieux l'estimaient, quelques-uns même avaient comme une sorte de vénération pour lui, parce que au milieu de l'entraînement de l'âge, ils avaient reconnu en lui une pureté et une horreur du mal qui lui faisait fuir avec répulsion tout ce qui pouvait être mauvais et funeste aux vertus qu'une mère pieuse et exemplaire avait déposées dans son cœur. (1)

(1) *Acta Sanctorum*. Thomas Cellano, Vita St. Francisci.

Quoiqu'il en soit, des dispositions heureuses de François, c'était surtout pour ses qualités extérieures qu'il était regardé et traité par ses amis comme le chef de la jeunesse, et on le voyait souvent, suivi d'une troupe nombreuse de compagnons, tous couronnés de fleurs, parcourant les rues, le soir, avec des torches et en chantant ; lui, le bâton de commandant à la main.

Or, Dieu qui en ce temps parlait aux prélats de l'Eglise et aux âmes les plus saintes pour leur révéler les maux qui menaçaient l'œuvre de son divin Fils, ne dédaigna pas de parler à cette âme si vive, si légère, si éprise de plaisir, mais qui, dans ses plus grands entraînements, avait au moins conservé précieusement ces qualités excellentes, si chères au cœur de Dieu, la bonté, la compassion, la pureté, et l'aversion du mal.

François entendit cette voix, d'abord avec surprise, mais il ne la repoussa pas ; il vit les dangers épouvantables que courait le monde ravagé par l'impiété et le débordement des plus affreuses passions ; il gémissait en considérant son Maître de nouveau immolé et tourmenté sur la croix ; il se désolait en pensant aux maux de l'Eglise, et en voyant sur le penchant des abîmes les âmes qu'il aimait le plus en ce monde, et après s'être livré à ces pensées, en même temps il ressentait un grand vide dans son cœur. Dieu le rendait chaque jour plus sensible aux maux de l'iniquité croissante, et le monde avec ses espérances et ses joies s'évanouissait à ses yeux comme une vaine image. Ce qui occupait de plus en plus son cœur, c'était son Dieu

crucifié, les âmes menacées, et les abîmes de l'enfer s'entrouvrant devant des multitudes abusées.

François luttait d'abord contre ces impressions intérieures, si éloignées de ses premiers sentiments ; il s'en allait encore chercher la distraction sur ces belles terrasses d'Assise où il aimait tant autrefois à s'enivrer du spectacle de la nature, du ciel et de cet horizon magnifique ; mais tout cela était devenu triste et sans charme pour lui ; (1) ou bien il réunissait ses compagnons, il organisait encore des fêtes brillantes et de ces réjouissances et de ces promenades qu'il conduisait autrefois avec tant de joie et d'ardeur, mais il s'y sentait pris d'amertumes et de tristesses indicibles. (2) Enfin la grâce porta ses derniers coups, ses yeux furent éclairés, son cœur gagné, et dans l'ardeur vive et pure qui le remplit, il comprit qu'il n'y avait que l'amour de Dieu et l'oubli du monde qui pouvait tout sauver, mais l'amour du Dieu crucifié, et l'oubli du monde poussé jusqu'au mépris de toutes ses jouissances et de ses biens.

Alors après avoir longtemps prié et affermi son cœur, il ne refuse pas de réaliser en lui-même ce qu'il croit nécessaire pour tous. Bien plus, pour consoler le cœur de son Dieu outragé, et sauver ses frères par l'exemple, il ne craint pas de pousser l'amour de la croix jusqu'à la folie, et le mépris des biens du monde jusqu'à un héroïsme effrayant et révoltant pour la nature.

(1) Cellano, *Vita Francisci*.

(2) Cellano, *Ibid m*.

Il lutte longtemps contre son père, contre ses amis, il ne se laisse ébranler ni par leurs insultes, ni par leurs menaces, et enfin un jour il sort dans les rues d'Assise, le regard ravi au ciel, vêtu d'un sac, ceint d'une corde, les pieds nus, lui, le prince de la jeunesse élégante, et rempli d'un saint transport que rien ne pouvait plus arrêter, il s'écrie en annonçant la nouvelle du salut :
Seigneur, ayez pitié de nous et de madame la Pauvreté.

En effet, il voyait en elle toutes les vertus chrétiennes et le salut de l'Eglise ; en elle l'amour du Dieu souffrant et pauvre, l'amour des vertus qu'il a enseignées et pratiquées, le détachement pour les plus riches, la patience pour les plus malheureux. En elle seulement, il voyait la réconciliation des enfants de Dieu, leur union et leur salut : et Dieu a montré qu'il ne s'était pas trompé.

“ Les premiers, dit Frédéric Ozanam, qui le virent passer, demi nu, “ déchaussé, sur les places de cette
“ ville dont il avait été l'ornement et l'orgueil, le
“ réputaient pour un insensé et lui jetaient de la boue
“ et des pierres. Et cependant en se faisant pauvre
“ et en fondant un ordre de pauvres comme lui, il
“ honorait la pauvreté, c'est-à-dire la plus méprisée
“ et la plus générale des conditions humaines, il mon-
“ trait qu'on y peut trouver la paix, la dignité, le
“ bonheur ; il calmait ainsi les ressentiments des classes
“ indigentes, il les réconciliait avec les riches qu'elles
“ apprenaient à ne plus envier, il apaisait cette vieille
“ guerre de ceux qui ne possèdent pas contre ceux qui
“ possèdent, raffermissait les liens relâchés de la société

“ chrétienne, en sorte qu’il n’y eut pas de politique
“ plus profonde que celle de cet insensé.” (1)

Cette sagesse de l’amour ravit les âmes : peu d’années après, François avait plus de cinq mille disciples appartenant à toutes les contrées et à toutes les classes de la société qui l’entouraient comme leur sauveur. Mais ce n’est pas tout : “ François ouvrit une source de
“ grâces pour toute l’Eglise, chacun pouvait y puiser ;
“ il y avait des trésors pour chacun. Le Tiers Ordre
“ qu’il fonda reçut une multitude de personnes qui ne
“ pouvaient quitter le monde, mais qui pouvaient ainsi
“ concilier les devoirs de leur condition avec la perfection monastique.”

Ce fut la gloire des princes, des souverains, pendant plusieurs siècles d’aller chercher dans le Tiers Ordre l’appui d’une règle plus forte contre les faiblesses humaines.

Que de réflexions ces souvenirs nous suggèrent ; actuellement la société se plaint et gémit, les autorités spirituelle et temporelle envisagent l’avenir avec crainte, les vertus chrétiennes sont mises en péril par des attaques et des exemples funestes ; les illusions des siècles payens ont repris leur empire ; de grands maux sont déjà arrivés, de plus grands encore sont redoutés pour l’avenir.

L’autorité spirituelle a signalé le mal et a souvent déclaré qu’elle n’attendait pas son salut de la force, de la puissance, mais surtout de la connaissance de la

(1) Ozanam, les Franciscains, tome V.

vérité, et du retour aux saintes doctrines de l'Évangile.

Mais comment se manifesteront les signes du salut et de la délivrance des peuples, quels grands exemples sont désormais nécessaires pour enlever la multitude à l'entraînement des biens du monde, et au mirage dangereux d'une liberté trompeuse ?

■
* *

Nous étions arrivés au sommet de la colline, et nous voyions alors de près la porte de la ville, voûte sombre et profonde appuyée par deux contre-forts imposants qui la relie à ces antiques remparts garnis de tours qui ceignent la vieille cité, et qui l'ont plus d'une fois défendue contre ses ennemis. A peu de distance est l'endroit où Ste. Claire, portant la sainte Custode, apparut à l'armée des Sarrasins qui envahissaient l'enceinte, et, par un prodige qui eut toute la ville pour témoin, les renversa du haut des murs et les mit en fuite.

Nos chevaux gravissent des pentes rapides à travers des rues pavées d'énormes quartiers de roche, et où l'on ne peut faire dix pas en ligne droite ; tout est calculé pour mettre à l'abri du soleil, dans ces rues si contournées, où l'on a toujours quelque chance de trouver l'ombre, et si étroites que l'ombre se projette sur le mur opposé à une assez grande hauteur.

■
* *

Enfin, on arrive à l'entrée du monastère précédé d'un cloître très-long, à arcades élégantes ; c'est là que les pèlerins des temps passés venaient attacher leurs montures.

A l'extrémité, on voit les trois églises bâties l'une sur l'autre. Le roc de la montagne a été taillé de manière à permettre l'accès aux deux églises inférieures, tandis que l'église supérieure est de plein pied avec le sommet du rocher. Le corps du Saint repose en bas dans un sanctuaire tout revêtu de marbre et creusé à près de cent pieds de profondeur. Ce sanctuaire est en communication avec l'église moyenne par un escalier immense, assez large pour que, du tombeau du Saint, on voye l'autre sanctuaire, et pour que, de celui-ci les pèlerins puissent assister aux messes célébrées au pied du tombeau où le Saint repose derrière une châsse de fer.

Cette église de 90 pieds de longueur sur 60 de largeur, a été creusée et revêtue de marbre au commencement de ce siècle, et si elle est un signe de la vénération de notre temps pour St. François par la richesse de ses matériaux ; par sa construction massive et disgracieuse, elle est un triste témoignage de la décadence où l'art religieux est tombé de nos jours.

Cependant elle a quelque chose de grave et de sérieux qui contraste avec les beautés que l'on entrevoit dans l'étage supérieur, et, comme l'a dit un publiciste éminent, elle exprime la destinée du chrétien qui, du milieu des ombres de la mort, peut contempler le rayonnement surnaturel du Sauveur.

Après avoir honoré le Saint, vu la triple armature de fer dans laquelle il repose, les pèlerins montent ensuite dans l'église intermédiaire qui a près de 225 pieds de longueur et 90 de largeur avec ses chapelles latérales,

La nef du milieu est une voûte surbaissée supportée par douze faisceaux de colonnes, revêtues de torsades dorées ainsi que les chapiteaux ; et la voûte elle-même, en azur constellé d'or, est divisée par des nervures, rouge, blanc et or qui ont le plus riche aspect et brillent de mille reflets, à la lueur des cierges des pèlerins, placés dans des candelabres continuellement allumés.

L'ornementation est des plus riches ; broderies, torsades, enroulements, entremêlés de feuillages et d'ornements symboliques, figurines de saints et emblèmes ressortant délicatement sur des fonds d'or, et accompagnés d'encadrements pleins d'élégance et d'harmonie.

Que d'églises on donnerait pour cette seule voûte ! C'est d'un bout à l'autre comme une végétation immense qui part du sol, tapisse les murs, s'enroule autour des faisceaux de colonnes, s'épanouit autour des chapiteaux et s'en va étendre ses fleurs et ses fruits d'or sur les nervures et l'azur des voûtes.

Outre ces merveilles de la décoration générale, il en est d'autres spéciales. Les stalles du chœur chargées de fines sculptures ; des escaliers tournants, montant à la troisième église et tout couverts d'ornements ; la chaire en marbre avec ses colonnettes de jaspe et de porphyre accompagnées de mosaïques précieuses ; et enfin les parois des murs, aux fresques éclatantes, entourées d'encadrements merveilleux.

L'harmonie de la décoration est parfaite ; ces diverses combinaisons de l'or, des mosaïques, des fresques sont excellentes, et se complètent les unes par les autres,

montrant en particulier le génie admirable des artistes du XIII^e siècle pour cette entente des couleurs que l'on a tant négligée et dont on ne trouve de trace actuellement que dans certains tapis de Perse ou de Turquie.

Les artistes de nos jours croient avoir tout fait quand, après avoir achevé une église, ils y suspendent une certaine quantité de tableaux communs, accrochés de travers contre les murs ou les colonnes, de manière à briser toutes les lignes et les ordonnances du monument, ce qui a beaucoup de rapport avec les enseignes des marchands de la rue, mais très-peu avec les exigences du goût.

Les hommes du moyen-âge savaient encadrer leurs tableaux, et leurs fresques dans les lignes mêmes de l'édifice et en faire un tout complet.

“ Enfin, nous dit Frédéric Ozanam, ils ne pensaient pas avoir achevé un monument pour avoir élevé pierre sur pierre : il fallait que ces pierres “ parlassent, et qu’elles parlassent le langage de la peinture qui est “ entendu même des ignorants et des petits,” et nous pourrions ajouter qui plait tant à toutes les âmes bien organisées, et jouissant de la plénitude de leurs facultés ; “ il fallait que le ciel s’y rendit visible et que les Anges “ et les Saints demeuraient présents, par leurs images “ afin de consoler et de prêcher les peuples. (1)

Mais, outre les peintures, que de chefs-d'œuvre dans ces grilles en fer forgé, du plus beau travail, dans ces

(1) Ozanam, St. François d'Assise, tome V.

tombeaux ornés et ciselés comme des coffrets d'orfèvrerie, resplendissant aux feux des candélabres qui méritent une attention particulière, les uns représentant des tours, des clochers, les autres des cathédrales délicatement dessinées par l'acier étincelant.

Les chapelles du pourtour ont chacune leur beauté, et renferment des chefs-d'œuvre des plus grands peintres, quelques-uns célèbres comme *Cimabué*, *Giotto*, *Orcagna*, *Simon Memmi*, *Taddeo Gaddi*. D'autres moins connus, comme *Buffamaleo*, *Pietro Cavallini* etc., etc., mais qui ont mérité l'estime et la louange de *Raphaël* et de *Michel-Ange* et ont été imités par eux dans des travaux célèbres. (1)

Après la nef on peut voir les chapelles, et l'on va de ravissements en ravissements : les chapelles de Ste. Catherine, et de Ste. Madeleine par *Buffamaleo* sont d'une expression saisissante ; d'un côté, la pureté, l'innocence brillent dans les traits de la jeune fille, de l'autre, le zèle, l'ardeur, l'amour resplendissent dans les traits de la pénitente pardonnée de l'Évangile.



A Assise, on peut voir quelle a été l'influence de la piété et du zèle religieux, sur l'activité humaine, et en même temps l'influence de ses plus belles productions, sur l'extension du sentiment moral et chrétien.

C'est donc une étude intéressante à faire que celle des services que la Religion a rendus à l'Art en ces

(1) Les Sybilles et les Prophètes de la chapelle *Sixtine* et de *Stu. Maria della Pace* à Rome reproduisent les types de l'Eglise d'Assise.

temps, et aussi de tous les secours qu'elle en a reçus en compensation.

Quant aux services rendus par la piété à l'activité humaine, à l'art, à l'industrie, il faut reconnaître dans les merveilles de ce sanctuaire, le zèle qui ne recula devant aucun sacrifice et attira à Assise, pendant un siècle, les meilleurs Artistes en tout genre ; on fit venir du fond de l'Allemagne celui qui passait pour le plus grand Architecte du temps, *Jacopo il Tedesco*, qui créa en Italie une école de grands artistes, et on lui adjoignit ceux qu'on regardait comme les premiers peintres du monde, les peintres de Pise, de Florence, de la Toscane et de l'Ombrie.

Pour toutes les variétés de l'art, on eut de ces hommes, vrais génies qui savaient donner à leurs créations une perfection qui en faisait des chefs-d'œuvre ; ainsi les sculpteurs sur bois, les mosaïstes et même les ouvriers en acier et fer forgé, qui purent laisser, dans les grilles, les candélabres, et l'armature des tombeaux, de tels chefs-d'œuvre que les orfèvres et les bijoutiers les plus célèbres d'aujourd'hui ne sauraient les surpasser.

Grâce à ces travaux suscités par l'Eglise, ce fut en Italie comme une résurrection de l'Art, qui avait été mis à néant par les Barbares, et dont quelques moines, au fond de leur couvent, avaient seuls conservé quelque tradition.

Mais si la Religion rendit ce service, en compensation elle en recueillit des avantages aussi précieux qu'incontestables.

Quels enseignements touchants pour l'âme que ces temples admirables si remplis de la majesté de Dieu ! quelles leçons pour la piété et le cœur de l'homme, en ces reproductions si belles des Saints Mystères, et de l'héroïsme des Saints !

Il n'y a pas de livre, ni de langage qui parle d'une manière plus éloquente de l'excellence des vertus chrétiennes, que ces figures de saints et d'anges aux traits si purs et si élevés, aux attitudes si pieuses et si touchantes.

Cesque dit Vasari des productions de Fra Angelico peut s'appliquer aux merveilles d'Assise : “ On voit en ces “ peintures quantité de saints et de saintes, si parfaits “ dans leurs attitudes et avec des airs si doux et si purs “ quel'on éprouve un charmeincroyable à lescontempler.

“ On sent que dans le ciel, ils ne pourraient être “ autrement, et la délicatesse de leurs expressions est “ telle qu'on les dirait peints de la main des Anges et “ non des hommes. C'est à ne pouvoir s'en rassasier, “ et ils paraissent toujours nouveaux et touchants à “ voir. (1)

Quelle influence la vue de toutes ces merveilles n'exerçait-elle pas sur les fidèles qui voyaient si fidèlement reproduits et si magnifiquement commentées et interprétées les grandes vérités de la Religion. Et, comme disait Buflamalco, lui qui peignit la chapelle de Ste. Catherine et celle de Ste. Madeleine : “ Tout notre but, en peignant les Saints et les Saintes sur les

(1) Vasari, histoire des Peintres. Vita di Fra Angelico.

murs et dans des tableaux, est de rendre les hommes plus pieux et meilleurs." (1)

Enfin après avoir admiré cette église, on monte un escalier en spirale, un chef-d'œuvre d'ornements, qui nous conduit au sanctuaire supérieur qui a la longueur et la largeur de la nef inférieure, mais qui est beaucoup plus élevé ; environ 60 pieds de hauteur. Dans les trois sanctuaires, nous dit F. Ozanam, l'architecture avait dû représenter les trois stations de l'homme : sa vie avec ses combats, avec ses souffrances, et ses espérances, dans l'Eglise moyenne ; en bas, la mort avec ses horreurs et ses tristesses ; enfin en haut, les joies, les magnificences et les beautés du Paradis. (2)

Ici, toutes les beautés déjà vues sont effacées par de plus grandes splendeurs ; au lieu des voûtes surbaissées et ne laissant passer qu'une lumière confuse, où l'on ne pourrait presque rien distinguer sans les lumières des autels et les cierges des pèlerins ; ici, le jour passant par des fenêtres nombreuses et d'immenses verrières fait tout resplendir aux clartés éblouissantes de la lumière du ciel.

Ceux qui ont visité la Sainte Chapelle de Paris, et la chapelle St. Stephens, dans le palais de Westminster, à Londres, ou qui en ont vu des reproductions bien faites, peuvent avoir une idée de cette Eglise qui a le même style de décoration, mais qui en a quatre ou cinq fois les dimensions.

Sur cette longueur de 228 pieds, douze faisceaux de

(1) Vasari, Vita di Buflamialco.

(2) Ozanam, St. François d'Assise. Tome V.

colonettes s'élancent du pavé et vont se croiser dans les voûtes, encadrant des vitraux et des rosaces magnifiques, ainsi que les parois de l'Eglise qui complètent et continuent la décoration des verrières, et reproduisent les Saints Mystères, les pieuses légendes, et les grands personnages de l'histoire sacrée.

L'or brille en mille filets dans les torsades des colonnes, dans les ornements des chapiteaux, dans les dessins des nervures, dans les encadrements et dans les étoiles de la voûte, c'est comme un jaillissement continu d'une flamme merveilleuse qui dessine les lignes hardies et multiples du sanctuaire, et le fait resplendir d'un éclat tout céleste.

Ce n'est plus la terre avec ses obscurités, ses peines, ses anxiétés ; partout, c'est le ciel avec ses splendeurs et les ravissements de l'extase.

“ Sous cette voûte qui, comme un dais aérien, “ semble ne pas s'appuyer sur la terre, parmi les “ scintillements de l'or et les rayonnements de la clarté “ transfigurée par les vitraux, dans cette infinie bro- “ derie de formes élancées et entre-croisées qui s'en- “ chevêtrent comme une parure royale, l'homme se “ sentait transporté tout vivant dans le Paradis.”

Trois rangs de peintures à fresque couvrent les murs de l'église, en haut les faits de l'Ancien Testament, depuis la création jusqu'à Moïse en seize sujets, où tout est empreint de gravité, d'une majesté touchante dans la reproduction du Créateur et des Saints Patriarches ; ceux qui ont vu les mêmes sujets dans les loges de Raphaël peuvent reconnaître les traits prin-

cipaux de cette grandeur et de cette dignité divines dont les anciens n'avaient aucune idée, et dont Raphaël a profité en y ajoutant, il est vrai, une perfection de dessin à laquelle on n'était pas encore arrivé. Mais en ces naïfs tableaux d'Assise que de trésors de sentiment, de pureté angélique, et de simplicité biblique!

Au second rang dix-huit sujets relatifs à l'Evangile depuis l'Annonciation jusqu'à la Pentecôte. N. S. et sa Sainte Mère, les Saints Apôtres, les Saintes Femmes ont trouvé là une âme pleine de foi et d'amour pour les comprendre, les reproduire, les rendre comme vivants aux yeux; et, comme a dit Vasari, on ne peut se lasser de les voir et de les aimer, et on ne peut s'imaginer qu'ils aient eu dans leur extérieur et leur expression rien de plus touchant, que ce que *Giotto* a si merveilleusement reproduit.

Enfin, au troisième rang et en-dessous des fenêtres, à la hauteur du spectateur, on voit vingt-huit sujets représentant la vie de St. François, mise en regard des merveilles de la vie du Sauveur, dont il a été la plus parfaite image dans tout le cours des siècles. Sa pauvreté, son renoncement, ses pénitences, ses extases, ses stigmates, ses épreuves, ses miracles, sa mort et les prodiges qui ont entouré ce tombeau. Les pierres parlent avec une expression qui ravit les âmes et leur montre, dans sa vérité, cette vie toute céleste et séraphique. Ajoutez à cela la prière et le recueillement des religieux, leurs chants faisant retentir les voûtes sonores, et vous aurez une idée de cette image du Paradis sur la terre que le Dante a si bien exprimé,

lui, le contemporain, l'ami et le conseiller du *Giotto* : l'artiste et le poète, en ces temps merveilleux, s'inspiraient l'un l'autre et se revélaient les sentiments qu'ils avaient du Ciel :

“ Une lueur, dit Dante en son *Paradis*, parcourut
“ la forêt en toutes ses parties, si brillante que je dou-
“ tais si ce n'était pas un éclair, et une douce mélodie
“ courut dans l'air lumineux.

*

“ Devant nous l'air comme un grand feu brillait sous
“ les verts rameaux et le doux son devint un chant clair
“ et distinct.

*

“ Des Candélabres d'or flamboyaient les uns au-
“ dessus des autres et “ derrière ces candélabres, de
“ saints personnages vêtus de blanc.

*

“ Non, jamais telle blancheur ne brilla ici-bas

*

* *

A mesure que l'on considère ces merveilles, et qu'on s'abandonne aux impressions qu'elles excitent dans l'âme, on admire les prodiges de la vie de ce saint et l'influence qu'il a eue de son temps, et dans les siècles qui l'ont suivi jusqu'à nous.

Comme on le voit en ces saints tableaux, le saint d'abord méconnu et méprisé, finit par ravir la foule et l'entraîner sur ses pas ; il la charmait par ses discours si ardents, et si pleins de la vraie science de l'Evangile, il l'instruisait aussi par des vers et des cantiques admirables qui répondaient à la sainte exaltation d'une âme pleine de zèle et d'amour.

En même temps cet élan si vif, si grand, si élevé était sauvegardé par l'humilité la plus profonde et la simplicité la plus vraie.

De 1207 à 1220 il parcourut toute l'Italie, prêchant la pénitence, la pauvreté, l'amour du crucifié, et avec un tel succès que tandis qu'il n'avait pu gagner au bout d'un an qu'un ou deux compagnons, à cette époque de 1220 il avait fondé soixante maisons de l'ordre nouveau qu'il avait institué et que dans une réunion générale de ses disciples à Assise il en compta cinq mille. Ce sont les faits de cette période qu'on trouve reproduits dans ces saints tableaux d'Assise dûs au Giotto.

Cependant il n'avait pas passé tout ce temps en Italie. après avoir obtenu l'approbation de ces règles du Pape Innocent III, il s'en alla dans l'Orient pour prêcher et convertir les Sarrasins, ensuite il accompagna l'armée des Croisés en Egypte. Il avait été trouver le Sultân d'Egypte et il porta le défi aux prêtres de Mahomet d'entrer avec eux dans le feu pour soutenir la vérité de leur doctrine. En Espagne, où il dirigea alors ses pas, on conserve, dans plusieurs couvents franciscains, le souvenir de sa prédication dans les villes principales. Etant revenu en Italie, il continua ses travaux. Et combien les souvenirs de ses œuvres sont précieux à se rappeler à Assise, le centre de la grande institution fondée par François. Combien est précieuse aussi, la pensée de tout le bien qui, de ce sanctuaire, s'est étendue dans l'univers, depuis ce temps jusqu'à nous.

Après la mort du saint arrivée en 1226, son œuvre se répandit par toute la terre où fut renouvelé partout la sève de la vie religieuse et de la vie chrétienne. Les Bénédictins eux mêmes qui depuis longtemps avaient perdu leur première ferveur, éprouvèrent le plus grand bien de cette apparition d'un ordre nouveau si rempli de l'esprit du Sauveur ; les

disciples de Saint François remplirent l'Allemagne, l'Italie, les missions du Levant, la France et l'Espagne, et encore actuellement il desservent Jérusalem et les stations depuis Constantinople, Smyrne, Damas, jusqu'à Alexandrie.

Ils ont donné à l'Eglise cinq grands Papes, parmi lesquels : Nicolas IV, Alexandre V, Sixte IV, Sixte V.

46 Cardinaux, des Patriarches, des Archevêques, des Evêques des Electeurs de l'Empire en grand nombre.

50 Martyrs, 17 Confesseurs, ils ont produit des hommes comme St. Bonaventure, St. Antoine de Padoue, St. Bernardin de Sienne, St. Jean Capistran, St. Louis de Toulouse, le Cardinal Ximènes, Alexandre Hallès, Jean Duns Scott, Roger Bacon, St. François de Paule, St. Pierre d'Alcantara, et Baschi, fondateur des Capucins.

A la veille de la révolution ils possédaient près de 8,000 maisons et 150,000 religieux ; voilà les fruits de ce grand arbre, qui, après les épreuves des derniers temps, semble reprendre de nos jours en Allemagne et en France une vie nouvelle, et qu'il est doux d'y songer sous ces voutes bénies.

**

Lorsqu'on sort de l'Eglise, on a bien d'autres merveilles à admirer dans le couvent et dans la sainte ville d'Assise, mais il faut surtout visiter les cloîtres, et aussi une grande galerie à arcades majestueuses qui règne autour du couvent et d'où les religieux contemplaient les vallées de l'Apennin qui s'ouvrent devant les regards à trente ou quarante lieues de distance.

**

En terminant, M. l'Orateur exprima le désir que la Religion et l'industrie, se prêtant un mutuel secours en ce pays, comme à Assise au XIII siècle, se développent et produisent encore des merveilles.

